

Allô Léo

Allô, allô Léo ! Ton Grand Père t'appelle !
Solitaire je suis, affligé à mourir
Privé de tes chagrins, de tes premiers sourires.
Ta présence rendrait ma vie beaucoup plus belle.

Depuis ces quelques mois, nous t'avons attendu.
Tu tardais à venir, trouvant le nid douillet
Au sein de ta maman, combien tu te plaisais
Peu soucieux de ton poids et du ventre tendu.

Et puis finalement tu choisis d'apparaître
Un peu poussé, c'est vrai, par des intervenants
Qui hâtèrent doucement le douloureux instant
Où laborieusement, tu décidas de naître.

Enfin tu apparus, suprême récompense.
Ta frimousse scrutée par la famille groupée.
Ton nez, tes yeux, ton front furent examinés
Pour tirer de tes traits, de qui la ressemblance.

Pour moi, tu es Léo, celui qui voit le jour
Dans le cadre discret d'un indicible amour.

Amours automnales

Fruits de toutes saisons,
Les amours successives
Évoluent dans le ton
Et couleurs expressives.

D'abord le paradis
Des amours enfantines
Le vert les enduit
La candeur y domine

Puis apparaît le rose
Des préadolescents
Romantiques et moroses
Et les premiers tourments

Mais voici qu'avec l'âge
La relation se tend
La passion et la rage
Se mêlent intimement.

Il faudra bien attendre
Avec le cours du temps
Le retour des mots tendres
Et de nouveaux printemps.

Le printemps en automne
Reste chose fréquente
Si la vie nous le donne
Finie la longue attente.

Attraction

Des principes physiques, par formules austères
Décrètent que l'aimant est d'autant plus puissant
Que les blocs attirés sont moins en moins distants
Je vais par expérience vous prouver le contraire.

Ballotté par la vie, blessé par le courant,
Je navigue à travers les ennuis agressifs
Comme un matelot au milieu des récifs,
La barre cramponnée pour résister aux vents.

La tempête me pousse bien loin de mon rivage
Errant de port en port, ne sachant où aller,
Je pense à la maison qui, dans le Nivernais,
Par deux grands magnolias se cache le visage.

Plus je m'éloigne d'elle et plus elle m'en prive.
Ce ne sont pourtant pas, ni les fleurs, ni les murs
Qui m'attirent ainsi, pas plus que la nature.
Aucun objet charmant n'arrête ma dérive.

Le noyau d'attraction, caché en son dedans,
Deux petites têtes brunes, leur papa, leur maman.

Boulimie

J'ai faim de tout, j'ai faim de toi,
De tes lèvres gourmandes, je ferai mes repas
Et de ta peau sucrée je ferai mes desserts.

Très longtemps affamé j'ai franchi le désert
N'ayant pour tout repas que quelques sauterelles
Il m'a fallu marcher, avancer vers la mer
Avant d'apercevoir le bout de mon tunnel.

Il ne me restait plus que la peau sur les os
L'estomac rétréci n'acceptait que de l'eau
Et le sang appauvri par tant de sècheresse
Avait gelé mon cœur submergé de détresse.

J'ai d'abord hésité en voyant ton visage
Et mon esprit troublé par tant de privations
De la réalité n'ayant plus la notion
Se croyait en présence du plus beau des mirages.

Hôte de l'oasis, j'ai retrouvé ma place
Les mains chargées de fruits, je mange et me prélasse
La tente du bédouin dans sa sobriété
Jamais n'égale le plus beau des palaces.

J'ai faim de tout, j'ai faim de toi,
De tes lèvres gourmandes, je ferai mes repas
Et de ta peau sucrée je ferai mes desserts.

Boulot, euros, escroc

Un pauvre travailleur tout couvert de factures
Prenait chaque matin le chemin du labeur.
Le dos courbé, la mine blême, démuné d'envergure,
Son destin s'appelait « martelage et sueur ».

Il était condamné, bien avant sa naissance
Aux durs travaux ingrats, pénibles et salissants.
Il n'avait pas le choix pour nourrir ses enfants
De mouiller sa chemise et retrousser ses manches.

En voyant son patron nager dans l'opulence
Il lui vint une idée, celle, à son tour, de vivre
Du travail des autres avec la récompense
Du profit des efforts récolté sans vergogne.

La décision fut prise : travailler à son compte.
Son appétit d'argent et ses malversations
Le menèrent très vite et sans la moindre honte
Au niveau tant envié de son ancien patron.

La morale de l'histoire est qu'il n'y en a guère,
Dans un monde pourri où le pire est admis.
À trop aimer l'argent la dignité se perd
Mais en manquer de trop... ne doit être permis.

Chiens, bêtes à chagrin

Lorsque tu me regardes de tes yeux attendris,
Tu me fais oublier les aigreurs de ma vie.
Fidèle compagnon des beaux et mauvais jours,
Je peux compter sur toi et sur ton tendre amour.
Tu ne ressembles pas aux monstres des banlieues,
Destinés à l'attaque, au trafic et aux jeux.
Aux tréfonds de ta tête on ne saurait trouver
Même en la cherchant bien, trace de méchanceté.

Lorsque contraint forcé par des obligations,
Je dois te laisser seul, une journée entière,
J'ai hâte de rentrer, recherchant la manière,
De rejoindre au plus vite les murs de ma maison.

Tes cris derrière la porte, me comblent de plaisir.
Toi, tu n'es pas content et me le fais savoir,
En teintant de reproches, ta joie de me revoir,
Tu voudrais me garder, m'empêcher de partir.

Pendant les longues heures où tu m'as espéré,
Tu n'as fait que boudier, refusant la gamelle,
Pourtant fort bien garnie, que je t'avais laissée,
Maintenant rassuré, tu vides l'écuelle.

La nature est injuste, qui, décalant nos vies,
Me condamne, à coup sûr à te voir disparaître.
Mourir avant vingt ans, je n'en ai pas l'envie,
J'aurai plusieurs chagrins ; tu n'auras qu'un seul maître.

Clonage

Au vingt-deuxième siècle, les femmes assemblées,
Décident que les hommes doivent cesser d'exister.
Depuis longtemps déjà, elles préparent le monde
Féminin exclusif, qu'aujourd'hui elles fondent.
Plus besoin des tyrans, des machos dominants,
La science a remplacé l'acte procréateur.
Avec le clonage, le mâle est impuissant.
Plus de libertinage, ni d'histoires de cœur.
Toutes les professions, par les hommes exercées,
Deviennent, par les filles, aisément pratiquées.
Salaires et promotions ne sont plus des écueils,
Enfin de tous pouvoirs, elles récoltent les feuilles.
Libérées des soucis liés aux séductions,
Elles négligent bien vite leur présentation.
Les visages se ternissent, l'habit s'uniformise,
Seule l'ergonomie influence la mise.
Dernière inspiratrice des vieilles traditions,
La fête disparaît, emportant les chansons.
La danse, aux mouvements surchargés d'allusions,
S'apparente au délit, chassée comme un poison.
Cette vie allongée par l'essor des sciences,
Deviens vite un désert, amoncellement d'ennui,
Au milieu des elles-mêmes, toutes d'équivalence,
La joie n'existe plus, ni le jour, ni la nuit.
Devant le grave problème, provoquant chaque jour,
Quantités de déprimés et refolement d'amour,
Le Conseil Supérieur de la Gent Féminine,
Réfléchit et consulte, analyse, examine.
Après milles débats, séminaires, conférences,
Le retour du sexe redevient évidence.

Cœur fragile

Suspendu à tes doigts
Mon cœur de cristal
Appréhende la chute
Et son éclatement.
Auras-tu le courage
De le laisser ainsi,
Tomber, rouler
Et se réduire en miettes ?
Si, lassée d'un amour
Tu décides la quête
D'un autre cœur fragile,
Va déposer le mien,
Avec délicatesse,
Dans un endroit douillet
D'où il saura attendre
Qu'une main secourable
Revienne le chercher
Pour d'autres lendemains.